

Le parc aux biches

Autor(en): **L.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **25 (1887)**

Heft 25

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-189846>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR
2^{me} et 3^{me} séries.
 Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux

CAUSERIE

*Le retour des beaux jours. — L'hiver de 1886-1887. —
 Le lac de Joux. — Le baromètre.*

L'été de 1887 est enfin arrivé. — Nous, en doute-
 rions encore tant les belles journées dont nous
 jouissons ont tardé à venir, tant l'hiver nous a re-
 tenu longtemps dans ses mains glacées. Les sa-
 vants nous ont si souvent inquiété en nous parlant
 d'une baisse notable dans la moyenne de la tempé-
 rature et d'un refroidissement graduel du soleil,
 que nous nous représentions déjà notre pays trans-
 formé en Laponie, et tous nos concitoyens habillés
 de peaux de bêtes, en attendant l'extinction de l'as-
 tre du jour.

En effet, l'histoire de ce mémorable hiver de 1886-
 1887 aura de curieux faits à enregistrer. Le lac de
 Joux, par exemple, était encore couvert de glace
 le 23 avril dernier, la débâcle n'a commencé que le
 lendemain ; jusqu'à ce jour-là on avait pu se pro-
 mener à pied sec sur sa surface ; tandis qu'en
 1885, ce même lac était complètement libre le 9
 mars. En 1886, il en était de même le 29 mars.

Aussi, avons-nous assez souvent consulté le baro-
 mètre, ce printemps ! avons-nous assez souvent
 frappé de l'ongle sur le tube de verre pour consta-
 ter le mouvement du mercure !

A ce propos, pourquoi ne disons-nous pas un mot
 de cet instrument qui se trouve dans chaque mai-
 son et sur la planchette duquel on lit les rubriques :
beau temps, variable, pluie ou vent, etc., indiquant les
 variations de l'atmosphère, variations dont bon nom-
 bre de personnes ignorent les causes exactes. —
 Quelques renseignements très simples les feront
 comprendre.

La hauteur du baromètre variant constamment
 dans certaines limites, il faut en conclure qu'il en est
 de même du poids de l'atmosphère, puisque ces va-
 riations proviennent de la plus ou moins grande
 pression de l'atmosphère sur le mercure de la cu-
 vette.

En résumé, quand on dit que le baromètre *monte*,
 c'est évidemment le signe que le poids de l'atmos-
 phère augmente ; quand il *descend*, cela indique que
 ce poids diminue.

Mais comme la masse totale d'air qui enveloppe
 la terre est toujours la même, ce n'est pas le poids
 total de l'atmosphère qui varie, c'est seulement son
 poids sur certaines parties de la surface du globe,
 en sorte que ce poids augmentant dans un lieu, il

doit diminuer dans un autre ; c'est, en effet, ce que
 démontre le baromètre, car lorsqu'il monte dans
 une contrée, on remarque qu'il descend dans une
 autre plus ou moins éloignée.

Quand l'atmosphère est chargée de vapeur d'eau,
 qui est moins dense et par conséquent moins pe-
 sante que l'air, le baromètre baisse. Si, au contraire,
 l'atmosphère est sèche, l'air est plus pesant, il
 presse davantage sur le mercure de la cuvette, qui
 monte alors dans le tube.

Le baromètre peut être haut ou bas par tous les
 vents, mais c'est par le vent du nord, qui est sec,
 qu'on observe les plus grandes hauteurs, et par le
 vent du sud, qui est humide, qu'on observe les plus
 faibles.

Une forte baisse est toujours le signe d'une grave
 perturbation dans l'atmosphère ; mais ces variations
 brusques sont toujours de courte durée et annoncent
 en général le mauvais temps.

Remarquons que les variations du baromètre ne
 sont pas toujours suivies de l'effet présagé, et dans
 tous les cas ses prédictions sont à de très courtes
 échéances ; on ne doit tout au plus compter sur
 elles que pour 12 heures.

Lors des brusques changements de vents, la pres-
 sion atmosphérique se modifie quelquefois si rapi-
 dement que le baromètre n'a pas, pour ainsi dire, le
 temps de la sentir. C'est ainsi que rarement il ré-
 vèle les averse de courte durée, et que même pen-
 dant ce temps-là il monte, soit parce que l'air, au-
 paravant chaud, est tout à coup refroidi par la pluie ;
 soit, s'il n'est pas refroidi, parce qu'il est au moins
 condensé par la chute des gouttes liquides. — Di-
 sons en terminant que la vitesse du vent exerce sur
 la colonne barométrique une influence déprimante
 d'autant plus prononcée que cette vitesse est plus
 grande.

L. M.

LE PARC AUX BICHES

Le Lausannois est, à juste titre, fier de sa forêt
 de Sauvabelin, dont les chênes antiques forment, en
 divers endroits, de vraies avenues, et dont les frais
 sentiers, bordés de mousses et de fleurettes, sont
 si romantiques. C'est à Sauvabelin que le Lausan-
 nois conduit l'ami du dehors qui vient le visiter,
 c'est de l'esplanade du Signal qu'il lui fait admirer
 un des plus beaux panoramas de la Suisse.

Avec quelques soins de plus, avec un bon entre-
 tien de ses chemins, de ses abords, avec quelques

bancs placés par ci par là sous ses ombrages, notre Sauvabelin deviendrait une promenade exceptionnellement belle. C'est ce qu'a compris la Société pour le développement de Lausanne, qui s'entendra très probablement, à l'avenir, avec l'autorité communale, auprès de laquelle elle a toujours trouvé le meilleur accueil, pour apporter graduellement à la forêt de Sauvabelin et au Signal d'utilités améliorations. Elle va débiter dans la réalisation de ce but par l'installation d'un *parc aux biches*, pour lequel elle adresse aujourd'hui, par la voie des journaux, un appel au public. L'idée nous paraît des plus heureuses, car toutes les villes de la Suisse, un peu importantes, ont quelque chose de semblable.

Rien ne sera plus gracieux que les ébats de ces jolis animaux au sein de cette forêt. Qui n'ira pas voir le cerf agile, à l'allure à la fois noble et douce, à la tête ornée d'un bois rameux ? Qui ne jouira pas à la vue de la biche allaitant son jeune faon et jouant avec lui sur la mousse ?

Oui, nous espérons que cet appel sera entendu de tous les amis de Lausanne, et tout particulièrement de ceux qui se plaignent sans cesse que notre ville n'offre pas assez d'attraits aux étrangers, que ses alentours, ses promenades manquent de soins et d'agrément, et qu'on ne fait rien pour les améliorer.

Cela dit, qu'on me permette une petite digression.

Est-ce que les jolis animaux en vue desquels nous écrivons ces lignes ne comptent pas au nombre des plus charmants êtres de la création ? Est-ce que leur nom seul ne sied pas bien à la bouche et ne carresse pas agréablement l'oreille ?

En effet — et malgré ceux qui en dénaturent parfois le sens, — ce mot éveille toujours dans l'esprit une idée d'affabilité et de douceur, témoin l'emploi qu'on en fait si fréquemment dans le langage familier, en signe d'amitié. Quel est le papa qui ne s'est pas servi de ses diminutifs, en serrant son enfant chéri dans ses bras et en l'appelant : mon bichon, ma bichette ! Et quel est le mari qui ne l'a pas prononcé à l'oreille de sa jeune épouse en lui frappant gentiment sur la joue ?...

Qui nourrit le fils de Geneviève de Brabant du lait de ses mamelles ? Une biche... Qui fut dans le désert la consolatrice et l'amie de cette femme innocente, persécutée par un tyran barbare et soupçonneux ? Une biche.

Mesdames, recommandez à vos maris la souscription en faveur du *parc aux biches*, afin que la contemplation de ces charmantes bêtes conservent chez eux des sentiments de douceur, d'amitié, de vertueux dévouement.

Vous vous ménagerez ainsi d'agréables témoignages d'affection, tout en concourant à la création d'un attrait de plus pour notre bonne ville de Lausanne.

On peut souscrire au bureau du *Conteur vaudois*.

L. M.

Lâi a guignon et guignon.

Cein que y'a dè bon quand on va ein tsemin dè fai, c'est que se lo trein vint à dérailli et qu'on sâi estraupîâ, la Compagni vo payè riche-raque 'na somma dè tant ; que y'ein a bounadrâi que ne demanderont pas mi què dè sè féré éclliaffâ lo gros artet âo bin écouéssi lo guelindien po avâi cauquiès millè francs. S'on est tiâ, on ne retirè pas atant, na pas po cein que l'est pe tristo dè vairè 'na dzein estraupîâie que 'n'a dzein qu'a passâ l'arma à gautse, mâ pace que la Compagni dâo tsemin dè fai preteind qu'on repétassadzo est pe molési què dè féré dâo nâovo.

Vo vo rassoveni que lo grand Sami, ein revegneint dè pè contrè La Couâta, avâi z'u la tsamba que l'avâi faillu la lâi copâ, rappoo à ellia fusta que la lâi avâi trossâie à la gâra dè Mordze, que l'étâi la fauta dâo tsemin dè fai ? Eh bin, diabe lo mein dè dix millè francs que l'a reçû po son bet dè piauta que manquâvè du la copetta ein avau.

Ora, quand cé certain voyageu a étâ escarfailli dâo coté d'Ouron, que dou treins s'étiot croquâ, et que lo gaillâ a étâ tiâ su lo coup, la Compagni n'a bailli què cinq millè francs à sa véva, que l'afféré étâi portant bin dè pe tristo. Et quand ellia pourra fenna a volliu reclliamâ et lâo parlâ dâi dix millè francs âo grand Sami po on Bougro dè pi que lâi fasâi onco espargni on solâ, on lâi a repondu :

— Attiutâdè, madama, po dix millè francs, nion ne vâo remetttrè 'na tsamba âo grand Sami, tandi que vo, qu'ète tant bravetta, vo n'âi pas fauta dè cinq millè po retrovâ on hommo que vaudra petètrè onco mi que l'autro.

La fenna, à quoui cein a bailli à peinsâ, n'a pas mé réssi et s'est einallâie quasû consolâie.

On bornican.

Lo dzo dè la méma faire, on gaillâ que ne vâi quasû pas bé, s'einbonmè contrè 'na vatse qu'on pâysan menâvè su la pliace dâo Tunet, iò sè tint la faire dâo bestiau.

— Hé ! estiusâ, madama, se fâ lo pourro bornican, qu'avâi cru reincontrâ 'na dzein. Mâ quand vâi que l'est 'na vatse, sè met à recaffâ dè bon tieu ein deseint : T'einlêvâi la quinna !

On momeint après, sè reinbonmè onco ; mâ stu iadzo c'étâi contrè 'na vretablia dama qu'allâvè âo martsî avoué son panâi et sa serveinta.

— Ete onco tè, vilhie vatse, se fe ein sè recouleint d'on pas, tè bombardâi-te pas !

Ma fâi stu coup, vo laisso à peinsâ la pota que fe quand ellia soi-disant vatse lo traitâ dè molonéto et dè « grossier manant » ; assebin, s'esquivâ âo pe vito.

Nous lisons dans l'*Estafette* de Paris une charmante boutade signée : Martin, et ayant pour titre : *Chacun son métier, les vaches seront bien gardées*. On ne pouvait plus spirituellement tirer parti du vieux proverbe de Florian.

« Un homme et une femme, dit l'auteur que nous citons, demeuraient dans une misérable cabane.